

» dans la géographie, écrit-il plus tard, et déjà je suis
 » heureusement sorti du chaos ; j'ai en main le fil conduc-
 » teur qui va me conduire à une connaissance du globe
 » propre à satisfaire l'esprit et le cœur, à révéler les lois
 » d'une haute sagesse et à servir d'apport, d'un apport
 » qui n'est pas à mépriser, à la physico-théologie. »

» Sa promesse, il l'a assurément tenue. Son bel ou-
 vrage sur la géographie comparée est l'exposition d'une
 science nouvelle. Avant lui, la géographie était une
 juxtaposition de faits ; il l'a transformée en une science
 organique, dans laquelle s'expliquent les rapports de la
 condition physique des peuples avec leurs diversités intel-
 lectuelles. Sans doute il a été, dans ce qu'il a accom-
 pli, débiteur envers plusieurs ; il a dû beaucoup, entre
 autres, aux grands travaux dirigés par Guillaume de
 Humboldt, et qui ont fait entrer l'étude des langues dans
 une voie nouvelle. Mais c'est cependant à Pestalozzi
 qu'il fait remonter l'impulsion première donnée à son
 esprit et la principale part à ce qu'il y a de meilleur
 dans son œuvre. Quarante ans après son séjour à Yver-
 don, nous l'avons entendu le déclarer avec bonheur :

« Pestalozzi, nous disait-il, ne savait pas en géogra-
 » phie ce qu'en sait un enfant de nos écoles primaires ;
 » ce n'est pas moins de lui que j'ai le plus appris en
 » cette science, car c'est en l'écoutant que j'ai senti s'é-
 » veiller en moi l'instinct des méthodes naturelles ; c'est
 » lui qui m'a ouvert la voie, et ce qu'il m'a été donné de
 » faire, je me plais à le lui rapporter comme lui appar-
 » tenant¹. »

Nous n'avons point hésité à transcrire tout le mor-
 ceau qui précède, car lorsqu'on veut bien connaître
 l'œuvre de Pestalozzi, on est heureux de trouver réu-
 nies les impressions d'un Ritter et les appréciations
 d'un Vulliemin. Ces dernières cependant anticipent
 un peu sur les événements, et nous aurons à y revenir
 plus tard.

¹ C'est à Pestalozzi que Ritter a dédié le premier volume de sa
Géographie.

Parmi les visiteurs marquants de cette première
 époque de l'institut d'Yverdon, nous devons encore
 citer M. de Raumer qui, à la voix de Fichte, quitta
 Paris où il étudiait la géologie, pour venir chez Pesta-
 lozzi. Il y resta assez longtemps pour bien apprécier,
 et dans tous ses détails, la marche de l'établissement ;
 son admiration pour son vénérable fondateur ne l'em-
 pêcha point d'en découvrir les défauts ; il proposa à
 Pestalozzi divers changements qui ne furent point
 adoptés. Alors il rentra en Allemagne, sa patrie, et
 dans son *Histoire de la pédagogie*, en parlant de
 l'institut d'Yverdon, il fit la part de la critique comme
 celle de l'éloge.

La *Biographie de Pestalozzi*, par M^{lle} Chavannes,
 donne, sur l'état de l'établissement à la même époque,
 le témoignage d'un élève de Vevey, devenu ministre
 de l'Évangile. Nous en extrayons les pages suivantes :

« J'y entrai à sept ans et demi environ, en juin 1808,
 et j'y restai neuf mois seulement. C'était l'époque la plus
 brillante de l'institut ; on y comptait cent trente-sept
 élèves, non seulement Suisses, Allemands, Français,
 mais Italiens, Espagnols, Russes et même Américains.

» Ce qui regarde le soin du corps, la nourriture et la
 propreté, laissait beaucoup à désirer. Malgré cela, après
 avoir extrêmement souffert dans les commencements,
 loin de Vevey et de mes bons parents, je me fis peu à peu
 à ce régime, et je m'attachai d'autant plus à mes maîtres
 dévoués, qu'ils prenaient part à toutes mes récréations
 et que, par un excès de liberté, il était permis de les
 tutoyer. Surtout je m'attachai de cœur à leur excellent
 chef Pestalozzi. Je vois encore ce bon vieillard avec ses
 culottes courtes à peine bouclées, ses bas descendant sur
 ses souliers, sa chemise, ses cheveux et sa barbe en dé-
 sordre, mais portant de toutes parts des yeux si vifs et
 si pleins de tendresse, et ayant tant de bonté empreinte
 sur les lèvres, que chacun se sentait attiré vers lui ;
 hommes, femmes et enfants recevaient volontiers ses
 embrassements affectueux.

» Je dois ajouter encore, à la louange de cet excellent homme, que s'il ne développa point en moi la crainte de Dieu et la foi au Sauveur, j'ai appris sous lui à faire mon travail d'écolier par sentiment du devoir, plutôt que par le dangereux excitant des louanges et des récompenses. Appelé un jour à me rendre dans son cabinet avec un jeune italien qui avait donné quelques sujets de plaintes et qu'il réprimanda, je crus un moment qu'il m'en arriverait de même ; mais le bon vieillard, se tournant vers moi, me dit que mes maîtres étaient contents de moi et qu'il le ferait savoir à mes parents qui ne pourraient qu'en être réjouis. Ainsi j'avais fait mon devoir, sans que les maîtres me louassent devant mes camarades, et et sans m'en être douté moi-même.

» En résumé, quoique je n'aie été que bien peu de temps, et encore bien jeune, auprès de cet homme extraordinaire, il m'a laissé un souvenir ineffaçable et je le regarde comme l'un des bienfaiteurs de ma jeunesse.

» Je me rappelle que souvent un des maîtres, assis près de la cheminée pendant que Pestalozzi prononçait sa méditation du matin, en recueillait avidement les paroles. Tholuck a publié, dans ses méditations matinales, l'une de ces improvisations de Pestalozzi prononcée un vendredi pendant l'hiver ; nous la citerons tout entière, parce qu'elle donne une idée assez juste de ce qu'était le christianisme de Pestalozzi à cette époque :

» Aucun des jours de la semaine n'est aussi important que celui-ci, jour des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Nous nous sommes occupés hier du repos de l'hiver. J'ai cherché à vous faire comprendre que la semence jetée dans le champ ne prospère que lorsque le champ a été bien labouré ; quand il est mal préparé, ni l'hiver, ni son manteau de neige, ne peuvent contribuer à l'œuvre du soleil ; nonobstant le repos de l'hiver, la semence est étouffée dans le terrain mal préparé.

» Ainsi l'homme ne peut espérer un lit de mort paisible, et une heureuse résurrection, que lorsque les semences de sa vie sont propres à donner une bonne

» récolte. Il ne peut se livrer en paix au sommeil, si le travail de la journée n'a point été accompli.

» Quand nous prenons au sérieux cette vérité, nous comprenons que le sacrifice et la mort de Jésus-Christ ont été l'accomplissement de son œuvre sur la terre. Sa dernière parole fut : « Tout est accompli, » et comme il était assuré que son travail était bien terminé, il mourut en paix. Si son œuvre n'eût point été achevée, il ne serait point mort encore.

» Il a vécu pour son Père céleste et pour l'humanité ; de là son repos.

» Puisse nous suivre son exemple, persuadés que c'est le seul moyen de jouir du repos éternel ! l'homme qui ne cherche pas à remplir ses devoirs, et qui par conséquent ne tend pas à la perfection, n'obtiendra point le repos.

» Combien il est difficile de poursuivre ce but pendant toute notre vie, même pendant une heure consacrée à l'enseignement, difficile en vérité ! Jésus seul a pu dire : « Tout est accompli. » Tout ce que l'homme entreprend est une œuvre incomplète et misérable...

» Nous devons nous demander sans cesse : Me suis-je efforcé de travailler à mon perfectionnement ? ma conduite a-t-elle prouvé que j'avais avancé quelque peu dans cette voie, la voie de la sanctification ?... Qui peut aller au-devant de la mort avec tranquillité, si ce n'est celui qui a pleinement accompli sa tâche ?...

» Nous n'accomplissons rien ; nous vivons dans l'impuissance, nous n'agissons que d'une manière fragmentaire, mais nous ne pouvons trouver quelque repos que dans nos efforts vers la perfection.

» Efforcez-vous à aimer toujours davantage Dieu, vos parents, et vous tous, les uns les autres.

» Celui qui développe et perfectionne son être, trouvera des forces et des moyens progressifs pour accomplir sa tâche à l'égard des choses extérieures. »

Ajoutons ici que Pestalozzi prononçait ces méditations au culte de chaque matin et de chaque soir, en se promenant de long en large dans la grande salle

entourée de gradins qui servait de chapelle, et où tous les élèves et tous les maîtres étaient réunis. Le culte se terminait par le chant et la prière. Celle-ci était parfois muette, et alors chacun priait pour soi pendant les moments de silence destinés à cet acte.

Pestalozzi avait fondé à Yverdon, non loin du château, un pensionnat de jeunes filles, auxquelles des maîtres de l'institut allaient donner des leçons, et qui venaient chaque soir assister au culte dont nous avons parlé. On se rappelle peut-être les éloges donnés par Ramsauer à la belle-fille de Pestalozzi, qui avait épousé en secondes noces M. Kuster, et qui était le bon ange de l'institut de Berthoud. C'est à elle que Pestalozzi avait d'abord confié la direction de l'établissement destiné aux jeunes filles.

M^{me} Kuster avait pour première maîtresse M^{lle} Rosette Kasthoffer, de Berne, personne distinguée qui bientôt devint la directrice de l'institut et la femme du docteur Niederer. Le pensionnat dirigé par M. et M^{me} Niederer, devenu indépendant de Pestalozzi, acquit beaucoup d'importance et de célébrité; il continua à Yverdon jusqu'en 1838, et de là à Genève jusqu'à la mort de M. Niederer.

C'est aussi Pestalozzi qui attira et fixa à Yverdon M. Conrad Naef, de Zurich, lequel y fonda en 1811 un institut indépendant pour les sourds-muets. Cet établissement a constamment joui d'une réputation bien méritée, soit sous la direction de son fondateur, soit après la mort de celui-ci, sous celle de son fils.

Les témoignages que nous avons cités plus haut ont déjà donné à nos lecteurs une idée de ce qu'était l'institut d'Yverdon pendant les années de sa prospérité; il est cependant nécessaire d'y ajouter quelques traits pour compléter le tableau.

Les élèves y jouissaient d'une grande liberté; les deux portes du château restaient ouvertes toute la

journée et sans concierge; on pouvait sortir et rentrer à toute heure, comme dans l'habitation d'une simple famille, et les enfants n'en abusaient guère. Ils avaient en général dix heures de leçons par jour, dès six heures du matin à huit heures du soir; mais chacune des leçons ne durait qu'une heure et était suivie d'un petit intervalle pendant lequel ordinairement on changeait de salle. D'ailleurs quelques-unes de ces leçons consistaient en gymnastique ou travaux manuels, tels que les cartonnages et la culture du jardin. La dernière heure de la journée, de sept à huit heures, était celle d'un travail libre; les enfants disaient: *on travaille pour soi*, et ils pouvaient à leur gré s'occuper de dessin ou de géographie, écrire à leurs parents ou mettre leurs cahiers en ordre.

Les plus jeunes maîtres, qui étaient en général des élèves de Berthoud, étaient chargés de la surveillance pendant tout le temps où il n'y avait pas de leçons; ils couchaient dans les dortoirs, jouaient avec les élèves pendant les récréations et y prenaient le même plaisir qu'eux; ils les accompagnaient au jardin, au bain, à la promenade, et en étaient fort aimés; c'étaient eux que les élèves tutoyaient. Ils étaient divisés en escouades qui faisaient leur service à tour de rôle un jour sur trois, car cette surveillance les occupait du matin au soir.

Trois fois par semaine, les maîtres rendaient compte à Pestalozzi de la conduite et du travail des élèves; ceux-ci étaient appelés, cinq ou six à la fois, auprès du vieillard pour recevoir ses remontrances et ses exhortations. Pestalozzi les prenait alors l'un après l'autre dans un coin de sa chambre, et leur parlait à l'oreille; il demandait si l'enfant n'avait rien à lui dire, à requérir de lui; il cherchait ainsi à gagner sa confiance, à savoir s'il se trouvait bien, ce qui lui plaisait ou lui déplaisait. Chaque samedi, dans une assemblée

générale, on passait en revue le travail de la semaine.

La fidèle Lisbeth, cette servante héroïque qui était venue spontanément secourir Pestalozzi dans sa détresse à Neuhof, avait suivi son maître à Yverdon comme femme de charge; elle avait épousé Krusi, le frère de l'excellent instituteur, et son mari remplissait à l'institut les fonctions de domestique de confiance; c'était lui qui soignait la cave, qui montait le vin pour les repas, etc. M^{me} Krusi avait apporté à Yverdon les habitudes économiques et culinaires du peuple de la Suisse allemande, et les ressortissants des pays de langue française avaient grand'peine à se faire à ce régime, d'une simplicité un peu primitive. Les mets, bons et sains par leur nature, sinon par leur apprêt, étaient d'une abondance excessive, et les repas nombreux, selon les exigences des estomacs allemands.

A sept heures, à la fin de la première leçon, les élèves venaient faire leurs ablutions dans la cour; l'eau, pompée au puits, parcourait un long tuyau percé, sur les deux côtés, de trous par lesquels chaque enfant recevait son jet pur et froid; les pots et cuvettes étaient inconnus. Après la toilette, on déjeunait de soupe. A huit heures les leçons recommençaient. A dix heures, intervalle de repos, pendant lequel ceux qui avaient faim allaient recevoir de M^{me} Krusi des fruits secs et du pain. A midi, une heure de récréation: bain, jeu de barre sur la pelouse de *derrière le lac*, etc. A une heure, dîner de soupe, viande et légumes. A une heure et demie, leçons jusqu'à quatre heures et demie. Alors venait le *goûter*: tantôt des fruits, tantôt du fromage dont chaque enfant recevait une plaque grande comme la main, tantôt d'énormes tartines couvertes d'une épaisse couche de beurre. Les élèves arrivaient à la file et emportaient ce goûter pour le manger où ils voulaient, pendant une récréation qui durait jusqu'à six heures, et qui, par le

beau temps, se passait, soit *derrière le lac*, soit dans le vaste jardin attenant au château, et où chaque enfant avait son petit carré à cultiver. De six à huit heures, nouvelles leçons, puis le souper, assez semblable au dîner.

Quand on considère les conditions matérielles de la vie des maîtres à l'institut d'Yverdon, on ne peut douter ni de leur dévouement à Pestalozzi et à son œuvre, ni de l'élévation désintéressée des motifs qui les avaient attirés et qui les retenaient auprès de lui. Nous avons vu ce qu'était la nourriture, l'ameublement était plus rustique encore; quelques-uns des maîtres les plus âgés étaient logés hors du château; mais tous les autres, au milieu de cette fourmilière, n'avaient pas une chambre à eux où ils pussent se retirer; quand ils avaient besoin d'un travail tranquille, ils se construisaient de petits cabinets en planches dans les étages supérieurs et inhabités des tours rondes qui se dressent aux quatre coins de l'antique édifice.

M. et M^{me} Pestalozzi occupaient un appartement au second étage de la façade du nord; souvent ils invitaient quelques maîtres à prendre le café avec eux; souvent aussi ils avaient des réceptions du soir, où quelques élèves étaient admis, et où l'on trouvait soit des habitants de la ville, soit des étrangers en passage. M^{me} Pestalozzi en faisait les honneurs avec une bonté aimable et touchante. Bien que restée malade depuis ses désastres de Neuhof, elle avait conservé toute sa fraîcheur d'imagination et une sorte de poésie du cœur, qui faisait d'elle un centre de conversation des plus agréables.

Quant à Pestalozzi lui-même, il abordait chacun avec la plus tendre bienveillance; sa conversation était animée, spirituelle, pleine d'imagination et d'originalité, difficile à suivre à cause de sa mauvaise prononciation. Mais il était fort inégal: il passait en un moment d'une

gaieté franche et expansive à une tristesse méditative et concentrée. Habituellement distrait, préoccupé, en proie à une agitation fiévreuse, il ne pouvait rester assis ; il parcourait les corridors du château, une main derrière le dos ou dans sa redingote, l'autre tenant le bout de sa cravate entre ses dents. Il arrivait journellement ainsi au milieu des leçons ; là, si l'enseignement lui plaisait, sa figure devenait rayonnante, il caressait les enfants et leur adressait quelques paroles en souriant ; mais si les procédés du maître ne lui plaisaient pas, il ressortait aussitôt en colère et faisait frapper la porte derrière lui.

Il continuait d'ailleurs à travailler avec un zèle infatigable au perfectionnement et à de nouvelles applications de sa *méthode* ; chaque matin, dès les deux heures, il faisait venir près de son lit un sous-maître, ordinairement Ramsauer, pour qu'il écrivit sous sa dictée. Mais il était rarement content de son propre travail ; il fallait corriger sans cesse, et recommencer souvent.

A cette époque, Pestalozzi avait établi dans le château une imprimerie, qui ne restait point inoccupée. Mais les publications faites à Yverdon de 1807 à 1811 ne portent plus partout le cachet du génie original, simple et prime-sautier du chef de l'institut ; elles sont sorties de la plume de ses collaborateurs plus encore que de la sienne.

D'abord parut une brochure rédigée par Niederer et ayant pour titre : *Sur les principes et le plan d'un journal annoncé en 1807* ; puis : *Un coup d'œil sur mes vues et mes essais en éducation*, où l'on reconnaît bien les idées et même le style de Pestalozzi ; enfin un *Rapport aux parents et au public sur l'Institut d'Yverdon*. Dans ce dernier écrit, on se vante un peu, et l'on promet beaucoup ; il est bien, pour la forme et pour le fond, l'expression des espérances enthousiastes de Niederer.

En même temps, on commençait la *Feuille hebdomadaire pour l'éducation de l'homme*, qui fut publiée de 1807 à 1811, et forme quatre volumes. On y trouve des morceaux écrits par divers collaborateurs de l'institut ; ceux de Pestalozzi y sont nombreux, mais ils ont été retouchés par Niederer, qui croyait devoir les revêtir de son langage philosophique. On y distingue le discours très remarquable prononcé par Pestalozzi en 1809 à la réunion de la Société des amis de l'éducation, à Lenzbourg, mais retouché, transformé et considérablement augmenté par son philosophe en titre.

C'est à la même époque, et c'est de l'imprimerie de l'institut que sortirent les *Exercices sur les nombres et sur les formes*, qui étaient l'ouvrage de Schmid.

Les ouvrages de Pestalozzi à la rédaction desquels Niederer a eu une grande part, sont néanmoins curieux, et utiles à consulter. Leur importance résulte non seulement des idées fournies par Pestalozzi, mais aussi de celles ajoutées par Niederer, lesquelles ne sont pas sans mérite, et expliquent parfois les dissentiments qui allaient bientôt éclater.

La place nous manque ici pour rendre compte de ces écrits, et pour chercher à faire la part de chacun dans leur rédaction ; cette étude interromprait notre histoire, et ne nous fournirait point d'ailleurs, sur la pensée de Pestalozzi, des données nouvelles assez certaines et assez importantes pour éclairer notre marche ; nous la renvoyons à un appendice.

Avant de finir ce chapitre, nous devons faire connaître ce qu'étaient à l'institut les exercices de corps, les travaux manuels et les fêtes ; et pour n'avoir point à revenir sur ce sujet, nous ne craignons pas d'anticiper parfois sur les années suivantes.

Quand la saison le permettait, chaque semaine quelques heures de l'après-midi étaient consacrées aux exercices militaires. Les élèves formaient un petit ba-

taillon avec drapeau, tambours, musique et arsenal; ils devinrent habiles aux manœuvres les plus compliquées. Quand on devait faire l'exercice à feu, les sous-officiers étaient chargés de la confection des cartouches sous la direction du chef-instructeur. De temps en temps on allait faire la petite guerre dans une localité choisie à quelques kilomètres de la ville. On parlait alors de bonne heure avec un *char* de munitions et de provisions de bouche; beaucoup de parents ou de curieux se mettaient de la partie; c'était une grande fête pour les élèves. Parfois aussi il y avait un tir à la cible; le vainqueur recevait une brebis avec son agneau, et la jouissance d'une petite étable au jardin.

La gymnastique, les jeux de barre et autres, se faisaient régulièrement. En hiver on y joignait le patinage; en été les bains du lac et les courses de montagne. Chaque année, le premier jour du printemps était célébré par une promenade sur quelqu'une des hauteurs voisines; quelquefois une neige tardive (ce qu'on appelle dans le pays une *rebuse*) venait y mettre obstacle; alors on se dédommageait au premier jour de beau.

On sait que les travaux manuels étaient dans le programme de Pestalozzi; ils furent très souvent essayés à l'institut; jamais ils ne continuèrent d'une manière régulière et suivie. Le grand nombre et la diversité des élèves et des occupations fut probablement l'obstacle qu'on ne put surmonter. C'est le travail du jardin qui eut le plus de succès; tantôt les élèves avaient leurs petits carrés à cultiver; tantôt on les envoyait à tour de rôle, deux par deux, travailler quelques heures sous la direction du jardinier. Les enfants réussissaient quelquefois assez bien à la reliure et au cartonnage; ils construisaient aussi des solides pour l'étude de la géométrie. Mais leur savoir-faire et

leur adresse s'exerçaient surtout pour la décoration des fêtes dont il nous reste à parler.

La fin de l'année était employée à faire les cahiers de nouvel an, que chaque élève envoyait à ses parents, et dans lesquels étaient réunis avec soin dessins, cartes géographiques, problèmes mathématiques, récits d'histoire, descriptions d'histoire naturelle et compositions littéraires. Le jour de l'an, discours de Pestalozzi et culte religieux, distribution des cadeaux des parents, grand dîner; le soir, promenade en ville aux flambeaux (chaque élève confectionnait le sien); puis bal où venaient les jeunes filles de l'institut et des invités de la ville. Entre le nouvel an et le 12 janvier, on donnait peu de leçons, on travaillait aux préparatifs de la fête du 12, anniversaire de la naissance de Pestalozzi. Pour ce jour-là, les élèves de chaque classe décoraient leur salle, la transformaient plus ou moins en bosquet, avec chaumière, chapelle, ruines, quelquefois cascade du jet d'eau qui ne pouvait jouer que pour l'entrée de Pestalozzi. On faisait de grandes courses dans les forêts du voisinage pour y chercher des sapins, du lierre, de la mousse. On préparait des transparents avec emblèmes et inscriptions. La décoration de chaque salle devait être non seulement une surprise pour Pestalozzi, mais un secret pour les élèves des autres classes. On apprenait aussi un chant en l'honneur du père de la maison. L'idée mère de la plupart des inscriptions était: « En été tu nous mènes voir la nature, aujourd'hui nous essayons d'amener la nature vers toi. » Souvent aussi, ce jour-là, les élèves donnaient quelque représentation dramatique, dont le sujet était ordinairement pris dans les beaux faits de l'histoire suisse au moyen âge; ils faisaient eux-mêmes leurs costumes, cuirasses, casques, etc., en carton et papier de couleur.

Nous extrayons les passages suivants du journal tenu

par le jeune Mérian, de Bâle, élève de Pestalozzi de 1806 à 1810, qui depuis fut ingénieur à Neuchâtel :

« 12 janvier 1808. Fête de la naissance de Pestalozzi. A la fin de la journée il se fit, parmi les élèves les plus aisés, une collecte pour les pauvres de la ville d'Yverdon. M^{me} Pestalozzi et M^{me} Kuster réunirent les dons, et il se trouva environ 95 francs.

» 30 septembre 1809. Aujourd'hui, quarantième anniversaire du mariage de père Pestalozzi. Belle fête, discours de Niederer; on a chanté de belles chansons; la salle était ornée de guirlandes. Grand souper de trois cents personnes dans cinq chambres. Puis, bal ouvert par M. et M^{me} Pestalozzi qui exécutèrent ensemble une danse à l'ancienne mode¹. »

La veille de Noël enfin, on trouvait, le soir, dressé au milieu de la salle du culte, un grand sapin chargé de bougies, de noix dorées, de pommes, etc., le traditionnel et populaire arbre de Noël des Allemands, alors encore inconnu dans les pays de langue française, mais qui dès lors s'est naturalisé partout. Là, les discours religieux et les prières alternaient avec les chants de réjouissance que les élèves entonnaient toujours avec un extrême plaisir.

Le chant jouait un très grand rôle à l'institut Pestalozzi, et il faisait la joie de presque tous les habitants de la maison; on y chantait partout et toujours. Les Suisses Pfeiffer et Nægeli avaient secondé les intentions de Pestalozzi à cet égard en publiant de charmants recueils pour le jeune âge. L'Allemagne, il est vrai, est fort riche en douces mélodies et en poésies simples, appropriées aux besoins et au caractère de l'enfance. On nous apprenait bien aussi quelques chansons françaises, mais c'était une ressource insuffisante. Grâce

¹ M^{me} Pestalozzi avait alors soixante-dix ans, et son mari soixante-trois.

à de louables efforts, la France s'est sensiblement relevée de cette infériorité.

Nous avons cherché à montrer ce qu'était l'institut de Pestalozzi pendant les premières années de son séjour à Yverdon. A cette époque, le monde admirait sa splendeur; et cependant, nous le verrons bientôt, alors déjà il portait en lui un vice qui devait amener sa décadence et sa ruine.